

Geneviève Sicotte
Université Concordia

L'argent chez Maupassant.
Inconvenances intimes, familiales
et sociales

Dans toutes les sociétés, l'argent fait l'objet de conventions, de prescriptions et d'interdits, il produit de l'imaginaire et des formes sociales spécifiques. Or une ambiguïté, voire une contradiction, structure les représentations de l'argent dans le capitalisme moderne qui se met en place à partir de la Révolution industrielle. En effet, alors qu'il est en position de centralité dans la mentalité bourgeoise, en particulier grâce au développement de l'économie de marché, à la valeur nouvelle accordée au travail et à l'importance grandissante de la consommation, l'argent fait l'objet d'une retenue certaine dans les valeurs ouvertement exprimées de la frange la plus aisée de la bourgeoisie. Ainsi, au moment même où il acquiert dans l'histoire humaine une importance inédite, ceux qui en sont les mieux dotés nient ses dysfonctionnements, les déséquilibres qu'il produit, les injustices ou les malheurs qu'il engendre. Dans le cas particulier de la France du XIX^e siècle, ce déni se fonde sur l'adoption

paradoxe, par la bourgeoisie, d'un ancien éthos aristocratique qui jugeait de bon ton de faire comme si l'argent n'existait pas, ou plutôt comme s'il ne manquait jamais. La nouvelle classe dominante se trouve à vivre selon la loi du numéraire tout en faisant comme si ce n'était pas le cas, et à imposer cette contrainte à l'ensemble des sous-classes plus ou moins homogènes qui revendiquent leur appartenance à la bourgeoisie ou aspirent à s'y intégrer.

La littérature de l'époque, du moins celle qui adopte un regard réflexif et critique sur son temps, se présente dès lors souvent comme un révélateur de ce tabou, dévoilant le masque idéologique qui dissimule la primauté négative de l'économie. De la *Comédie humaine* aux *Rougon-Macquart* en passant par les *Misérables*, du drame romantique (*Chatterton*) au boulevard (*La Dame aux camélias*) au théâtre de la fin de siècle (*Les Affaires sont les affaires*), de la poésie de la Bohème à celle de Mallarmé, la littérature décline dans toutes ses variantes le thème économique et fait des déterminants financiers un moteur essentiel des histoires qu'elle raconte. On ne se surprendra pas de trouver cette préoccupation économique chez Maupassant. Chez lui, dans la franche lignée d'une représentation réaliste assumée qui opère sur les données de son temps et en dévoile les aspects occultés, les personnages brassent des affaires, tentent des spéculations, espèrent des héritages, dépensent sans compter ou en comptant trop, subissent la ruine, achètent et vendent, voire s'achètent et se vendent. Mais au-delà d'une représentation de l'esprit marchand et consumériste du nouveau régime économique, quels sont les enjeux posés et remis en question dans ces récits? Que disent les textes de Maupassant d'une société désormais structurée et soutenue par les mécanismes du capitalisme moderne? Quel diagnostic, quelle leçon ou quelle nouvelle morale peuvent surgir des fables souvent inconvenantes qu'il raconte? Et surtout, comment la forme esthétique et fictionnelle du propos contribue-t-elle à éclairer autrement ces enjeux? Voilà quelques-unes des questions que les pages qui suivent veulent soulever, de façon encore programmatique

mais néanmoins avec l'ambition de montrer qu'il y a chez Maupassant un propos original sur l'économie, et que ses récits, dotés d'une visée critique et heuristique, contribuent à une élucidation des nouvelles règles du monde.

À la croisée du social et de l'intime

D'emblée, un fait distingue Maupassant parmi les écrivains de son époque : il envisage l'argent non pas tant dans sa dimension collective que dans la position problématique et perturbatrice qu'il occupe quand il circule à la croisée du social et de l'intime, tissé et intriqué aux relations affectives et privées. Il s'agit pour l'écrivain de décrire l'économicisation des valeurs et des relations personnelles, en passe de devenir courante à l'époque, que plusieurs personnages entérinent d'ailleurs, et que le sens général des récits ne cesse de présenter comme anormale, voire immorale, mais aussi inévitable.

Dans *Une vie*¹, la mésentente entre Jeanne et Julien est pour beaucoup fondée sur l'argent, dont la première a une vision désintéressée issue des coutumes aristocrates, tandis que le second adopte des usages bourgeois d'épargne et de parcimonie. À ces différends financiers correspondent des mésententes sexuelles, l'infidélité du mari, la distance de plus en plus grande entre les époux. Le désintéressement et la spéculation, la fidélité et l'aventure entrent en conflit dans le domaine monétaire, mais aussi dans le domaine affectif et sexuel. Dans *Bel-Ami*², Georges Duroy se définit tout entier par son désir de parvenir. Or, il promet sa carrière et sa position sociale en misant sur ses liaisons, qu'elles soient d'ailleurs indifféremment celles du mariage ou de l'adultère. Pour lui, les rapports de désir sont l'enjeu d'un affairisme hédoniste destiné à faire fructifier son capital. On ne saurait mieux dire la conjonction

1. Guy de Maupassant, *Une vie*, édition d'André Fermigier, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1974 [1883].

2. Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, édition de Jean-Louis Bory, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1973 [1885].

entre les registres de l'économie et de l'intimité. Dans *Mont-Oriol*³, William Andermatt, investisseur occupé à développer une station thermale sur les terres ingrates de l'Auvergne, capable de donner exactement le prix de toute chose, représente le capitaliste par excellence de la fiction maupassantienne. Or, son mariage reste stérile, sa vie intime devenant une sorte de négatif de ses succès financiers — mais cette situation s'inverse en fin de parcours, j'y reviendrai. *Pierre et Jean*⁴ raconte les effets dévastateurs d'un héritage inattendu au sein d'une famille jusque-là sans histoire. Ici aussi, les calculs et la concurrence pénètrent dans l'espace domestique et contaminent des relations filiales et fraternelles qui y échappaient jusque-là. Et c'est sans compter toutes les nouvelles dont l'intrigue tourne autour des questions d'argent — pensons par exemple aux « Bijoux »⁵, où M. Lantin apprend que sa femme décédée se prostituait et que les bijoux qu'elle accumulait, loin de n'être que de la pacotille, valent une fortune qu'il accepte volontiers, ou à « L'Aveu »⁶, dans lequel la jeune paysanne Céleste révèle à sa mère qu'elle est enceinte après avoir accordé ses faveurs au cocher Polyte en échange d'une place dans la voiture de poste, et où les deux femmes s'entendent pour ne rien révéler tout de suite pour au moins tirer le plus grand bénéfice possible de la situation.

Ce point focal de l'œuvre maupassantienne a été examiné déjà par plusieurs chercheurs. Marie-Claire Bancquart a fait le relevé de

3. Guy de Maupassant, *Mont-Oriol*, édition de Marie-Claire Bancquart, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1976 [1887].

4. Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, édition de Bernard Pingaud, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1982 [1888]. Les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *PJ*.

5. Guy de Maupassant, « Les Bijoux » [1883], dans *Contes et nouvelles*, édition de Louis Forestier, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2014, p. 544-549. Les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *LB*.

6. Guy de Maupassant, « L'Aveu » [1884], dans *Contes et nouvelles*, *op. cit.*, p. 1063-1067.

l'obsession matérialiste presque toujours vécue par les personnages sur le mode du manque, voire du désir fantasmatique :

Le capitalisme crée une démarche accumulative : a-t-on quelque argent, on en veut d'autre, sans cesse, de telle sorte que toutes les autres valeurs sont médiatisées par lui. Amour, honneur, honnêteté, s'éclipsant devant l'argent qui en tient lieu [...] ⁷.

Charles Castella a systématisé encore plus cette lecture, envisageant les récits réalistes de Maupassant sous l'angle d'un marché qui se conclut entre des parties et où tout, incluant les êtres et les valeurs, peut se transformer en marchandise : des parents vendent leur enfant pour obtenir l'aisance, un homme troque son honneur de mari contre un enfant (adultérin), une femme achète un orphelin mais finit en contrepartie par y laisser sa vie, etc. Dans tous les cas, la présence au final d'une forme de rééquilibrage le fait conclure à une réussite (souvent grinçante et critique, mais néanmoins présente) de la transaction marchande : le corpus réaliste de l'œuvre de Maupassant serait « régi par la structure du marché, mais un marché où c'est l'être humain qui tient lieu de marchandise ⁸ ». Cette réification, « dont les effets pervers débordent le domaine de l'économie pour infiltrer sournoisement et parasiter tous les autres secteurs de l'activité humaine, et jusqu'à la sphère des sentiments les plus intimes ⁹ », semble effectivement une constante. Mais en cela, Maupassant n'est pas unique puisque d'autres écrivains avant lui — par exemple Balzac, Flaubert et Zola, pour ne citer qu'eux — tiennent un semblable propos, sur des modes variés allant de l'acceptation énergique à la dénonciation tragique ou utopiste ¹⁰. Et il importe de

7. Marie-Claire Bancquart, « Maupassant et l'argent », *Romantisme*, n° 40, 1983, p. 133.

8. Charles Castella, *Les contes et nouvelles réalistes de Maupassant, apôtre du marché Dieu. Lecture sociogénétique*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2000, p. 9.

9. *Ibid.*

10. Voir Geneviève Sicotte et collab. [dir.], *Fiction et économie. Représentations de l'économie dans la littérature et les arts du spectacle, XIX^e-XXI^e siècle*, Presses de l'Université Laval, coll. « Monde culturel », 2013.

préciser, pour ne pas surestimer l'apport contre-discursif ou subversif des lettres à la question, que Marx réfléchit dès les années 1850 à l'impact du capitalisme sur la réification et la dégradation des rapports sociaux¹¹. Maupassant adopte ainsi une position critique relativement répandue, du moins dans la frange intellectuelle de son époque, concernant les ratés du système économique.

Mais il faut aller plus loin que ce simple constat d'une faillite des valeurs. Car les textes de Maupassant sont peut-être des manières de fables morales, mais leur richesse consiste surtout à faire des questions économiques un réservoir de possibilités narratives, un terreau fertile pour imaginer péripéties et destins de personnages, bref un matériau esthétique. L'intérêt n'est donc pas tant de savoir si l'écrivain estime que le capitalisme est nuisible, que d'être à l'écoute des textualisations associées à l'économie dans ses récits.

Une conception anthropologique des échanges

À cet égard, un fait doit être souligné. Comme je l'ai indiqué, dans l'univers de Maupassant, l'économie est envisagée dans ses rapports avec l'intimité. Mais il faut ajouter ceci : c'est tout ce qui touche à l'intimité de la famille, et particulièrement les alliances matrimoniales et la filiation, qui est pensé selon la loi du marché. L'argent et l'apparemment apparaissent liés l'un à l'autre, engagés dans des rapports de substitution. Ils ne forment en fait qu'un seul grand régime d'échange qui fonde tout à la fois la famille, les

11. Voir Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie politique*, reproduction de la traduction française de Joseph Roy revue par Marx, Paris, Éditions sociales, 1969 [1867]. Il faudrait aussi mentionner toute la tradition de théorie littéraire qui prolonge cette analyse, en particulier les travaux de Lucien Goldmann (que Castella répercute), qui postule que la médiatisation généralisée des objets du désir, dont la plus marquante est celle de l'argent, conduit à une réification généralisée des rapports humains : Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris, NRF Gallimard, coll. « Idées », 1964. Voir aussi dans cet esprit Jean-Joseph Goux, *Frivolité de la valeur. Essai sur l'imaginaire du capitalisme*, Paris, Blusson, 2000.

rapports de pouvoir et globalement, le social¹². Les exemples déjà évoqués résonnent ici de façon éloquente. Dans « Les Bijoux », l'infidélité de l'épouse se traduit d'abord pour Lantin en aisance (l'argent gagné discrètement permettait à Mme Lantin de gâter son mari), puis en vraie richesse (différée après le décès de l'épouse); ce qui se monnaie ici, c'est la sexualité contre des bijoux, mais aussi, en une double superposition, l'infidélité contre un tranquille bonheur conjugal, ainsi que la perte de l'honneur mâle contre le gain de la richesse : les commis de la bijouterie ne s'y trompent pas, qui regardent Lantin venu monnayer ses bijoux « avec des gaietés dans les yeux et sur les lèvres » (LB, p. 548). La jeune paysanne Céleste échange elle aussi du sexe contre de l'argent; mais poussant plus loin et plus cyniquement la logique marchande, elle cache sa grossesse pour maintenir le désir de Polyte et conserver l'avantage du marché. Andermatt, dans *Mont-Oriol*, est indifférent à sa femme mais à la fin du récit, son aveuglement ou sa permissivité lui vaudront d'être le père d'un héritier. De plus, Christiane, délaissée par Paul Brétigny, revient dans le giron familial, ce qui confirme l'ampleur de la victoire d'Andermatt, capitaliste finalement victorieux jusque dans la chambre à coucher. Dans tous ces cas, la sexualité ou le mariage sont envisagés comme l'un des éléments dans une série globale de transactions : ils articulent une série de prestations qui se déclinent dans la même série que l'échange d'autres biens ou d'autres valeurs. Sur un plan plus large qui englobe non seulement le couple mais la famille entière, *Pierre et Jean* établit entre les valeurs financières et familiales une égalisation radicale et dévastatrice : d'une part, au gain de l'héritage correspond une perte de la valeur de la mère, dont l'adultère se révèle par le don d'outre-tombe de Maréchal; d'autre part, à la nouvelle filiation effective de Jean (avec Maréchal, son père biologique, mais aussi avec sa mère dont il se rapproche) correspond une perte symbolique de filiation de Pierre avec ses deux parents. Le

12. Une analyse de ce type est devenue familière avec les percées de l'anthropologie moderne; voir Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris; La Haye, Mouton; Maison des Sciences de l'Homme, 1967 [1947]. Elle n'est évidemment pas formalisée comme telle par Maupassant.

dispositif des échanges économiques et des transactions familiales apparaît ainsi non seulement comme étant homologue, mais unifié : la famille et l'économie ne forment qu'une seule et même entité. On peut donc soutenir que Maupassant jette sur sa société un regard d'anthropologue (ou de proto-anthropologue) des échanges, pour qui les systèmes de parenté ordonnent dans des catégories convergentes la vie économique et la vie sexuelle et familiale. Ses descriptions ne sont pas seulement des prises de position morales dénonçant la victoire du « marché dieu » (Castella) sur les valeurs humaines; il dépeint un régime totalisant de transactions sociales, et ce, même s'il l'envisage en partie pour le dénoncer. Ses récits montrent qu'il existe dans la société de l'époque cette convergence entre les logiques de l'économie et celles des alliances et de la famille.

Un fait se détache dans la représentation que propose l'écrivain. C'est que, loin de cadrer sa vision dans un contexte primitif ou traditionnel (ce qui pourrait découler d'un regard de type anthropologique), il recourt au modèle d'une économie généralisée pour exposer une situation historiquement nouvelle. Dans les sociétés traditionnelles, c'est l'échange des femmes, considérées comme richesse ou au contraire comme charges à compenser, qui occupe le cœur du système. De cet échange premier naissent toutes les prestations liées aux alliances et à la filiation — les enfants issus d'un mariage restructurant encore autrement les positions individuelles, familiales et sociales. Dans la fiction maupassantienne, les femmes n'occupent plus vraiment — ou plus seulement — la position d'objets échangés et deviennent des agents de l'échange tout autant sinon plus que les hommes¹³.

Un texte comme « L'Héritage¹⁴ » expose dans toute leur clarté les liens qu'établit Maupassant entre l'économie et l'appareil

13. Notons qu'à l'époque où écrit Maupassant, Engels rédige *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884), dans lequel il expose une vision d'ensemble des échanges économiques et sociaux et postule que les premières sociétés auraient été matriarcales.

14. Guy de Maupassant, « L'Héritage » [1884], dans *Contes et nouvelles, op. cit.*, p. 926-973. Les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *LH*.

ainsi que le rôle nouveau des femmes dans ce contexte. Cette longue nouvelle met en scène le vieux César Cachelin, sa fille Coralie, et la vieille tante Charlotte, sœur de Cachelin, une femme qui a eu ses aventures et est maintenant devenue dévote, et qui apporte à la famille des « espérances » : « un million net, liquide et solide, acquis par l'amour, disait-on, mais purifié par une dévotion tardive » (*LH*, p. 930). Coralie épouse un collègue de bureau de son père, Lesable. Quelques temps après, Charlotte meurt, laissant à Coralie et à Lesable sa fortune, mais à une condition : que le jeune couple ait un enfant dans les trois années qui suivront son décès. Le registre économique semble ici au premier plan. Les personnages appartiennent à la petite bourgeoisie montante pour qui les salaires, les promotions, les gratifications, les espoirs d'héritage, les calculs de la retraite, le prix des logements ou celui des denrées sont autant de sujets quotidiens. Mais ce registre ostensiblement économique est appuyé sur le soubassement sexuel et familial de l'apparement : le versement de l'héritage est lié à une clause de filiation. Il faut que soit avérée la fertilité du couple pour que l'argent circule.

Cependant, malgré les moyens mis en œuvre — « les toniques », « la viande crue », les « longues courses fortifiantes » (*LH*, p. 948) —, malgré un séjour à la campagne qui est comme une nouvelle « lune de miel, pleine de caresses et d'espérances » (*LH*, p. 950), l'union reste stérile. Les relations conjugales se dégradent, Coralie blâmant Lesable pour cet échec et partant, pour leur situation financière modeste : « À toute heure, en toute occasion, elle pensait à cela, piquait son mari d'un reproche, le cinglait d'une injure, le faisait seul coupable, le rendait seul responsable de la perte de cet argent qu'elle aurait possédé » (*LH*, p. 959). Lesable, passant pour un incapable, un coq castré, voire un « chapon » (*LH*, p. 957), ne remplit pas sa portion du contrat, sa descendance bloquée bloque aussi toute circulation économique. Le défaut de filiation crée un défaut de paiement.

Or, à l'initiative rusée du vieux Cachelin, Maze, le beau garçon du bureau, est invité à la maison. Il devient vite un familier, ami du mari, confident de la femme, apprécié de tous. Et un beau jour,

joie!... Coralie est enceinte. Le terme fixé par le testament est presque atteint mais le notaire accepte de verser l'héritage en voyant l'état d'avancement de la grossesse. Le lecteur comprend évidemment que le beau Maze a joué le rôle de père substitut. Notons encore cette corrélation : la création d'une filiation a permis au flux monétaire de se remettre à circuler, la famille et l'économie vont main dans la main.

Cependant, Maze vient « moins souvent et sembl[e], à présent, mal à son aise dans la famille; on le [reçoit] toujours bien, avec plus de froideur cependant, car le bonheur est égoïste et se passe des étrangers » (*LH*, p. 968). Coralie semble « porter, ainsi qu'un fardeau nécessaire, cette intimité naguère si cordiale » (*LH*, p. 969). Puis bientôt, prétextant de sa part une indécatesse, elle lui demande de cesser ses visites, faisant entrer « une joie reconnaissante [...] dans le cœur de son mari » (*ibid.*). La réconciliation totale des époux et la naissance d'une fille, Désirée, viennent clore le récit, qui s'achève sur « le baptême solennel » (*ibid.*) de l'enfant dans la nouvelle propriété des Cachelin achetée grâce au fameux million, baptisée elle aussi la Villa Désirée. À l'occasion de ce baptême surviennent des échanges rituels qui révèlent encore la nature économique du système familial. Tous les fonctionnaires sont conviés, « sauf le beau Maze, qu'on ne voyait plus » (*LH*, p. 970). Chaque invité, sous sa serviette de table, trouve un cadeau en rapport avec son importance dans la hiérarchie : « La marraine eut un bracelet d'or massif, son mari une épingle de cravate en rubis, Boissel un portefeuille en cuir de Russie, et Pitolet une superbe pipe d'écume. C'était Désirée, disait-on, qui offrait ces présents à ses nouveaux amis » (*LH*, p. 970-971). L'échange intervenant ici, dissimulé sous le couvert d'un don, vise à sceller une sorte de pacte (im)moral qui est en bonne partie un pacte du silence, puisque tous devinent l'apport de Maze à cette affaire et en plaisantent en sous-main. Ainsi, la naissance de Désirée a permis l'héritage et les dons finalisent la transaction, le tout entérinant le basculement du privé dans l'économie. Le fait que l'enfant et la villa portent le même nom, celui du désir, est emblématique de cette

confusion des valeurs. L'enfant est instrumentalisée, sa conception et sa naissance asservies aux exigences d'un document légal, son existence envisagée comme source de profit — d'où le fait, peut-être, qu'elle est privée d'individualité et que « ses yeux bleus, troubles et sans pensée » (*LH*, p. 971), ne semblent pas regarder les gens.

Si Désirée est passive, sa mère, Coralie, apparaît comme l'ordonnatrice de cette transaction, ayant géré la délicate question du recrutement puis du congédiement du géniteur. Désormais « différente, plus réservée, plus élégante, ayant compris, deviné, flairé toutes les transformations qu'impose la fortune » (*LH*, p. 970), elle campe ostensiblement sur sa position nouvelle de femme honnête. Et en amont, la tante Charlotte a aussi joué un rôle décisif, puisque c'est à cause de la clause testamentaire qu'elle a introduite que les systèmes de la filiation et de l'échange se sont trouvés à coïncider. Ainsi, dans l'univers économique que présente Maupassant, ce sont les femmes qui, en fait, tiennent les rênes de l'économie domestique et publique. Par contraste, notons pour revenir aux « Bijoux » qu'au terme de son parcours, M. Lantin fait le mauvais calcul de se remarier, regagnant peut-être en façade sa virilité, mais perdant le bonheur à cause de sa nouvelle femme « très honnête, mais d'un caractère difficile », qui le fait « beaucoup souffrir » (*LB*, p. 549).

Richesse, adultère et bâtardise

Il manque cependant à ce portrait un élément qui lui ajoute une couche supplémentaire de complexité. Il n'y a rien de si surprenant à ce que l'économie et la sexualité convergent puisque dans la structure familiale traditionnelle ainsi que, jusqu'à un certain point, dans l'éthos bourgeois, la vie sociale est organisée autour d'un tel régime unifié des échanges. Or, je l'ai montré, les fictions de Maupassant disent déjà davantage : que cette situation, dans le monde de la fin du XIX^e siècle, est devenue déséquilibrée puisque désormais les logiques de l'économie priment celles de l'intimité et les instrumentalisent; et que de manière surprenante, dans ce nouveau contexte, les femmes acquièrent une agentivité et un véritable pouvoir. Mais les récits

vont plus loin encore, attribuant un rôle déterminant à la sexualité illégitime. En effet, la richesse dans son univers naît non pas du respect des conventions familiales bourgeoises, mais plutôt de leur violation systématique, et elle est constamment associée aux enfants bâtards ou orphelins, aux relations hors-mariage et aux adultères, bref aux lignées déviées¹⁵.

Dans « L'Héritage », dont il vient d'être question, le legs s'opère parce que Coralie commet finalement l'adultère avec Maze pour devenir enceinte. D'ailleurs, la vieille tante légataire a elle aussi usé de sa liberté : elle a eu une jeunesse « galante », son million a été « acquis par l'amour [...] mais purifié par une dévotion tardive » (LH, p. 930). Les deux protagonistes illustrent la combinaison surprenante de l'immoralité sexuelle et du succès économique. Mais elles ne sont pas exceptionnelles dans l'œuvre de Maupassant. Dans « Les Bijoux », Lantin s'enrichit en vendant les bijoux que sa femme, prostituée demi-mondaine, accumulait grâce à ce commerce — l'argent et l'adultère vont de pair. Dans « Aux champs¹⁶ », le fils donné en adoption à de riches bourgeois apporte l'aisance à ses parents paysans, alors que le fils de l'autre famille, que ses parents ont refusé de donner, reproche sa pauvreté à ceux-ci et les abandonne. La lignée déviée est celle par laquelle vient la fortune. Un scénario similaire se retrouve dans une des premières nouvelles de Maupassant, « Le Donneur d'eau bénite¹⁷ ». Du côté des romans, dans *Mont-Oriol*, le succès financier de William Andermatt s'épanouit sur le fond d'une

15. On sait que ces déviations de la lignée familiale ont été étudiées par Marthe Robert, qui en fait des moteurs de l'imagination romanesque; voir *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977 [1972]. Le scénario de l'orphelin ou du bâtard est cependant traité d'une manière spécifique par Maupassant, non comme un facteur subversif qui sépare le protagoniste de la cellule familiale ou sociale, mais comme un élément véritablement constitutif de la famille bourgeoise.

16. Guy de Maupassant, « Aux champs » [1882], dans *Contes et nouvelles*, *op. cit.*, p. 420-424.

17. Guy de Maupassant, « Le Donneur d'eau bénite » [1877], dans *Contes et nouvelles*, *op. cit.*, p. 74-77.

paternité illégitime, et en réalité on pourrait dire alors qu'il n'y a pas ici contradiction, mais bien renforcement, les affaires douteuses et l'adultère se renforçant de leurs succès. Enfin, dans *Pierre et Jean*, la famille Roland accède à la richesse grâce à l'héritage donné par celui qui a été l'amant de la mère, Maréchal, qui lègue sa fortune au cadet, Jean, l'enfant de cet amour illégitime. Double infraction, ici, puisqu'à l'adultère et à la bâtardise s'ajoute une déviation de la lignée, le fait que le cadet, plutôt que l'aîné, se trouve à hériter.

Cette représentation va à l'encontre des valeurs associées à la sexualité illégitime par la littérature tout au long du XIX^e siècle et qui sont celles du désir, du sentiment, de l'être engagé dans un élan dangereux mais authentique. L'aventure adultère, la relation hors-mariage ou l'enfant illégitime, étant hors-norme, sont très souvent présentés comme des antidotes subversifs, quoique peut-être peu efficaces, face aux mécanismes niveleurs du social et de l'économicisation. Que l'on pense à Marguerite Gautier (*La Dame aux camélias*, 1848), qui sacrifie sa vénalité à l'amour; à Emma Bovary (*Madame Bovary*, 1857) ou à Renée Saccard (*La Curée*, 1872), qui échappent à la platitude de leur vie conjugale par les aventures sexuelles brûlantes et la folle dépense... Or, chez Maupassant, la sexualité illégitime est plutôt réintégrée dans le circuit des échanges économiques productifs, récupérée pour redonner à l'ordre familial et conjugal son équilibre et sa rentabilité. Elle est payante et, au fond, absolument pas subversive puisque qu'elle appuie les valeurs bourgeoises d'enrichissement économique. Mais en même temps, elle reste un objet problématique dans la mesure où elle est régie par une pesante loi du silence qui en assure l'efficacité. Cette loi, on la voit à l'œuvre dans « L'Héritage », où le récit se conclut sur un retour à l'équilibre : l'adultère est réparé et même effacé par le don final des cadeaux, et en prime Maze, l'élément dérangeant, celui qui sait et par qui le scandale pourrait arriver, est très efficacement expulsé, exclu du système.

Ailleurs que dans ses contes qui ne reculent pas devant une certaine complaisance vaudevillesque pour les histoires de cocuage, Maupassant explore de manière plus nuancée cette étrange alliance et en fait voir les aspects sombres. *Pierre et Jean* est précisément le roman de cette exploration. Pierre, victime de la sexualité illégitime de sa mère et de la rupture de filiation, conteste la loi du silence. Au contraire des autres personnages — qui sont bénéficiaires de la situation et donc enclins à ne rien dire —, il révèle le lien entre l'argent et la sexualité illégitime. Il se l'explique d'abord à lui-même, puis se met à l'écoute des voix de la rumeur qui disent ce fait, et enfin le dévoile à ceux qui l'entourent, à Jean et à sa mère elle-même : « Je dis ce que tout le monde chuchote, ce que tout le monde colporte, que tu es le fils de l'homme qui t'a laissé sa fortune. Eh bien! Un garçon propre n'accepte pas l'argent qui déshonore sa mère » (*PJ*, p. 184).

Pierre agit alors comme un révélateur. Se plaçant aux marges ou en marge du système, il en expose le fonctionnement, il rend évidente la loi du silence, il révèle ce qu'il faudrait garder caché : cette collusion de l'illégitimité et de la richesse bourgeoise. Comme pour Maze dans « L'Héritage », mais de façon éminemment plus dramatique, la sanction de cette transgression sera l'exclusion. Pierre est rejeté par sa mère et par son frère, refusé par madame Rosémilly qui lui préfère naturellement l'héritier, plus ou moins ignoré par son père — seul représentant d'une paternité légitime, et pourtant le plus niais des personnages masculins du récit. Alors qu'un dénouement mu par la justice poétique aurait pu compenser la perte de Pierre par une quelconque réparation, ici les rejets s'accumulent, disant sans équivoque que la tricherie l'emporte et fonde désormais la famille. Le jeune homme s'embarque sur un paquebot transatlantique comme médecin de bord, et attendant le départ, il est décrit sur son « petit lit marin, étroit et long comme un cercueil » (*PJ*, p. 222), en une évidente mort symbolique. La famille nouvelle version a parfaitement fonctionné puisque non seulement elle a intégré la richesse bâtarde, mais elle s'est purgée de l'élément perturbateur qui

menaçait son équilibre. Mieux : Pierre s'est lui-même mis au ban de cet univers qui ne lui convient plus — la violence dont il a fait l'objet, silencieuse et larvée, il ne peut en blâmer personne d'autre que lui-même. Encore dans ce récit, l'adultère de la mère et la bâtardise de Jean, bref les sources impures et cachées, produisent de la richesse. Les transgressions liées à la famille, au mariage, à la lignée, sont récupérées et transformées en valeurs marchandes, monétisées. C'est la nouvelle donne implicite de l'état social de cette fin de XIX^e siècle, un tabou qu'expose Pierre, et qui le conduit à être exclu.

La chute de la maison du Père

Que signifie cette récurrence d'un tel schéma dans les récits de Maupassant? À quelle vision de l'économie ou des rapports humains répond-elle? On peut faire l'hypothèse que c'est la bourgeoisie en tant que groupe social qui se trouve objectivée par ces récits. Si cette classe domine désormais, c'est en paraissant conserver de vieilles structures respectables, mais en y laissant s'instiller, en y instillant même volontairement, de la bâtardise, de l'illégitimité, de l'impureté. Celles-ci semblent sa condition même d'existence — la bourgeoisie étant en fait la classe bâtarde par excellence, celle des alliances improbables, des liens cachés, des cousinages honteux ou douteux, bref ce creuset où tout le social vient se refondre et se refonder... Pour faire intervenir encore un point de vue anthropologique, la bâtardise permet de produire une sorte de plus-value dans un système qui resterait stérile s'il était fermé, d'introduire, par le biais d'une exogamie radicale, une source cachée, mais vitale, de renouvellement et de richesse.

Il faut toutefois s'interroger sur la voie d'entrée qu'emprunte cette richesse. La bâtardise se développe en marge des contraintes d'un système patriarcal et patrilinéaire, elle est ce qui déroge à la lignée, ce qui la rend imprécise, douteuse, fluide, brouillée. L'adultère féminin, l'adoption, l'enfant illégitime sont autant de mises en cause et de dysfonctionnements de ce système patriarcal, qui indiquent

que les femmes ont acquis une agentivité problématique et même menaçante. La présence de ces dysfonctionnements traduit alors l'effritement de la loi du Père. Le lignage, la famille patriarcale ou la « maison », au sens ethnologique du terme, apparaissent comme des modèles en crise, frappés de déshérence : il n'y a plus d'héritier pour en recueillir la succession. Les hommes sont devenus inaptes à opérer ce legs¹⁸. Ils sont d'ailleurs, contrairement aux femmes, presque tous ignorants ou aveuglés face aux nouveaux rouages du social. Presque tous sauf quelques-uns, notera-t-on en pensant au cas de Georges Duroy. Celui-ci parvient justement par les moyens que la fiction maupassantienne réserve ordinairement aux femmes — le charme, la sexualité, le plaisir, la ruse —, prouvant de la sorte lui aussi que l'illégitimité est désormais le nouveau fondement du social.

Le tabou, ici, ne tient donc que superficiellement à une certaine morale sexuelle. En tant que ce qui organise à la fois l'impur et le sacré, il vient se constituer autour de la nouvelle convergence d'une sexualité perçue comme n'ayant plus de loi organisatrice avec une économie toute-puissante et elle aussi sans frein moral. Ce que disent les fictions de Maupassant, soit par l'humour et la caricature, soit de façon sérieuse et tragique, c'est qu'il y a de l'anomie dans le système familial, de la même façon qu'il y a de l'anomie dans le système économique. Les lois de longue durée, liées aux traditions sans doute, mais aussi aux liens personnels, à la dimension relationnelle des échanges, sont remplacées par l'ambition, le calcul, le cynisme, bref par la marchandisation de toutes les réalités pulsionnelles et affectives. C'est tout un dispositif narratif, mais aussi axiologique, que le texte maupassantien met en place, où le monde est divisé entre ceux qui savent et qui ne disent rien, et ceux qui savent et qui parlent — et quelques autres qui ignorent tout. Les personnages

18. Ce qui laisserait penser que la crise de la filiation diagnostiquée par Dominique Viart est en fait bien antérieure à l'époque actuelle, et qu'elle est constitutive de la modernité plutôt que de notre hypermodernité; voir Dominique Viart, « Filiations littéraires », *Écritures contemporaines*, n° 2, Paris-Caen, Minard-Lettres modernes, coll. « La revue des lettres modernes », 1999.

problématiques qui révèlent que le monde est en ruine, que les murs craquent et s'effondrent dans la maison du Père, sont bannis. Et ceux qui restent, respectant la convenance du silence et sachant en tirer parti, créent un univers manipulé et factice où prime désormais la loi de l'intérêt individuel. Vaste perte des repères donc, crise de la fin de siècle, que l'imaginaire maupassantien traduit, non pas à la manière des décadents, en inventant de nouveaux types ou de nouveaux modèles, mais plutôt en scrutant la ruine des anciens.